

SOLARIS

Science-fiction et fantastique

Le volet en ligne

- 161 *Impressions transatlantiques*
P. J. G. Mergey
- 169 *Lectures*
R. D. Nolane, R. Bozzetto
et É. Vonarburg
- 174 *Écrits sur l'imaginaire*
N. Spehner
- 182 *Sci-néma*
H. Morin, C. Sauvé et D. Sernine

N° 161

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec : 30 \$CAN (26,33 + TPS + TVQ)

Canada : 30 \$CAN (28,30 + TPS)

États-Unis : 30 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens**, **américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

Solaris, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) Canada G1E 6Y6

Courriel :
solaris@revue-solaris.com

Téléphone :
(418) 525-6890

Fax :
(418) 523-6228

Nom : _____
 Adresse : _____

Veillez commencer mon abonnement avec le numéro :



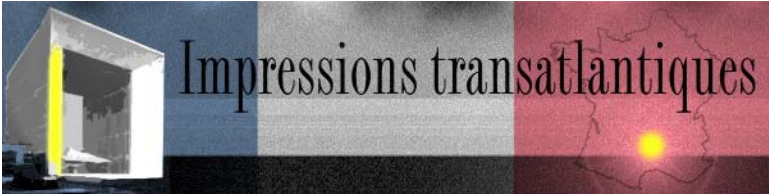
Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 161 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 161 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : décembre 2006

© **Solaris et les auteurs**



par P. J. G. Mergey



Une guerre éternelle ?

Dans un récent éditorial de la revue **Bifrost**, Olivier Girard, reprenant à son compte une célèbre citation relative à la guerre de Troie, s'interrogeait sur l'éventuelle résurgence d'une « guerre du poche », concluant qu'en réalité l'existence de ce phénomène ne datait pas seulement de ces dernières années¹. Reste que l'interrogation est pertinente à la vue de la situation actuelle du petit monde de l'édition de genre. Après une mode d'un format intermédiaire venu d'outre-Manche – ce « semi-poche » qui, par exemple, fut celui de la collection *Millénaires* chez J'ai lu et est encore celui de la majeure partie de la production d'éditeur comme Nestiveqnen ou Les Moutons électriques² –, les *majors* de l'édition parisienne semblent à nouveau fourbir leurs armes dans le secteur du livre de poche *stricto sensu*.

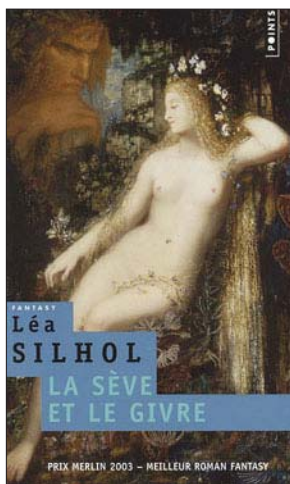
Mais existe-t-il véritablement autant de place dans cette niche commerciale ? On aurait pu le croire après les disparitions de véritables légendes, telles *Présence du futur* ou *Anticipation*³. C'était peut-être oublier un peu vite pourquoi et comment elles avaient disparu, et négliger le fait que des éditeurs de plus modeste envergure aient préféré revenir à un format plus traditionnel, comme l'a par exemple fait Mnémos⁴. Un grand groupe comme Folio pouvait sans doute, en reprenant le flambeau et le fond de Denoël, penser avoir les reins assez solides pour se frotter à l'édition de genre dans ce secteur particulièrement populaire de la diffusion des littératures de l'imaginaire. C'est un fait que le

succès de *Folio SF* ne semble pas se démentir, grâce au patrimoine du genre dont elle permet de perpétuer la diffusion, et peut-être aussi à la publication de quelques inédits témoignant d'un réel dynamisme.

Les autres émanations des grands groupes ont aussitôt dû répondre à l'arrivée de cet ambitieux concurrent, et les collections publiées sous les labels de J'ai lu, de Pocket ou du Livre de Poche ont connu des restructurations de catalogue et des rafraîchissements de la maquette, visant le plus souvent, et surtout dans le cas des deux premières, à distinguer plus clairement les ouvrages relevant de la science-fiction de ceux appartenant à la fantasy, dans le but de mieux répondre au soudain engouement pour ce genre au début de ce nouveau millénaire.

Avec un étrange retard, l'un des derniers groupes encore absent de la publication des littératures de l'imaginaire, Le Seuil, s'est engouffré dans ce que d'aucuns devaient penser être une brèche. Prenant le contre-pied du Livre de Poche, qui ne publie toujours pratiquement que de la science-fiction, l'éditeur a lancé dernièrement une collection de poche dédiée uniquement au genre de la fantasy⁵.

On aimerait croire, ne serait-ce que pour s'aligner avec ceux qui prônent la plus grande diversité possible, qu'il y a bel et bien de la place pour tout le monde dans ce secteur sensé être populaire. Mais les velléités du dernier-né feront-elles véritablement le poids face à la puissance de feu des collections bien installées, soutenues comme elles



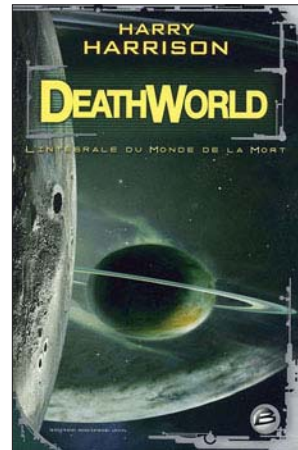
le sont par de solides fondations patrimoniales ? On est en droit de s'interroger, notamment sur le domaine vers lequel s'oriente cette nouvelle collection, car un sensible tassement de l'engouement pour ce genre particulier semble de plus en plus perceptible.

Combien de divisions ?

On a amplement disserté sur le soudain succès de la fantasy, notamment sur celui de ces interminables séries qui ressassent les archétypes popularisés par Tolkien, auteur du modèle étalon,

Le Seigneur des anneaux. Parfois caricaturales, souvent banales, les productions de ce genre ont cependant permis l'émergence de nouveaux acteurs dans le monde de l'imaginaire hexagonal, qu'il s'agisse d'auteurs ou d'éditeurs. C'est grâce à la fantasy que Bragelonne, Mnémos, et dans une moindre mesure Nestiveqnen, ont pu s'installer durablement dans le paysage éditorial français, et que de nombreux jeunes auteurs ont pu y faire leurs premières armes, certains n'hésitant pas ensuite à passer à des projets plus ambitieux, dont quelques-uns avec un indéniable succès.

On peut cependant nuancer aujourd'hui l'importance de cette vague, ou à tout le moins s'interroger sur sa pérennité. Peut-être parce qu'il peut exister une forme de saturation naturelle du marché, peut-être parce que les autres genres de l'imaginaire ne sont pas encore morts – et leurs lecteurs non plus, ce que certains avaient peut-être oublié –, on observe actuellement d'intéressantes diversifications qui vont dans un sens bien différent de l'écrasante omnipotence observée ces dernières années. Bragelonne, bien installé sur le terrain de cette fantasy quasiment standardisée, a ainsi récemment lancé une collection consacrée à la science-fiction⁶. Mnémos, qui œuvre sans doute dans un registre plus large, publie régulièrement des romans plus délicats à étiqueter, assez éloignés des parangons d'un genre calibré⁷. Nestiveqnen semble le seul de ces trois éditeurs apparus lors de la décennie précédente à rester cantonné à ce seul genre, bien qu'il lui ait fait par le passé quelques infidélités⁸.



En dehors de Robert Laffont, dont les rares parutions relèvent toujours de la seule et unique science-fiction⁹, la diversité existe encore au sein des plus anciennes institutions publiant de la littérature de genre. Si elles se sont souvent mises à écouter les chants des sirènes vantant les mérites des dragons et les vertus des magiciens, elles l'ont fait sans abandonner le reste. Ainsi, Denoël, au sein de sa collection *Lunes d'encre*, a entrepris une politique visant à éditer des collections intégrales de nouvelles ou des traductions révisées d'œuvres devenues des classiques¹⁰ – une démarche qui

devrait, sans nul doute, faire des émules –, secondée dans cette entreprise par Le Béliar' qui n'hésite pas à publier de la science-fiction plutôt ancienne¹¹ tout en continuant à défricher en publiant de jeunes auteurs.

Bien entendu, il existe toujours un fort contingent de collections entièrement dévolues au seul genre de la fantasy, dont certaines sont même de création assez récentes. Pygmalion, après avoir longtemps publié ce genre de roman sans avoir besoin d'étiquette, a officiellement créé une collection sous ce vocable cette année, alors que ses homonymes existent déjà chez Buchet/Chastel et Le Pré aux Clercs depuis respectivement 1997 et 2002¹². En revanche, ce qui subsiste aujourd'hui du vénérable du Fleuve noir – à savoir, en dehors des adaptations de séries télévisées ou de jeux vidéo – se résume à une seule et unique collection digne de ce nom, *Rendez-vous ailleurs*, publie aussi bien de la fantasy que du *space opera*, avec ou sans label spécifique.

Nouvellement revenu dans le créneau de l'imaginaire qu'il avait abandonné dans les années 80, Calman-Lévy a aussi créé une collection dédiée à la fantasy, complétée par une autre consacrée à cette littérature à géométrie variable qui prend certains de ses éléments au sein des divers genres et sous-genres, et qu'on appelle ici « fusion » et là « transfiction »¹³. Le phénomène n'est pas entièrement nouveau, en témoignent par exemple les publications d'un éditeur récemment confirmé et qui ne se cantonne pas spécialement aux rayons spécialisés de nos librairies, Au Diable Vauvert, et à une échelle plus modeste, celles d'une jeune maison comme Les Moutons électriques.

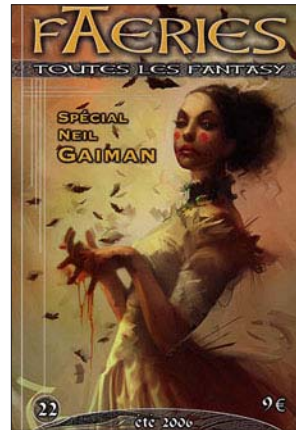
Pour conclure cet inventaire, et sans nécessairement y voir une marque de l'essoufflement d'un enthousiasme pour la fantasy, on ne peut passer sous silence la disparition de L'Oxymore, qui avait su, depuis plusieurs années maintenant, réconcilier certains amateurs de ce genre avec la confection de beaux objets. La production de ce petit éditeur, qui n'avait que peu de rapport avec l'élevage des dragons en batterie mais lorgnait plutôt du côté du fantastique,



était d'une qualité appréciable¹⁴. Les efforts accomplis méritaient sans nul doute d'autres louanges qu'un éloge funèbre...

Duels au soleil ?

Conçue sous l'égide de Nestiveqnen, **Faeries** est désormais la seule revue uniquement dédiée à la fantasy dans l'Hexagone, son éventuel duel avec **Asphodale** ayant finalement fait long feu avec la disparition de celle-ci. Doit-on y voir un autre signe de l'érosion du succès de la fantasy en France ? Les alcôves laissent filtrer de temps à autre quelques murmures évoquant la naissance d'un éventuel autre support périodique consacré à ce genre qui semblerait si porteur, mais rien ne semble se concrétiser.



En revanche, la lutte fait rage entre les deux plus anciens périodiques de France actuellement en activité. Et il ne s'agit pas seulement d'une figure de style ! Il faut dire que, si l'état d'esprit avait une polarité, les deux revues se situeraient aux deux extrêmes opposés. Leur seul et unique point commun : avoir soufflé pratiquement en même temps leurs dix bougies¹⁵. Pour le reste, l'inventaire des différences est large. **Galaxies**, à la visibilité assez confidentielle, se consacre entièrement à la science-fiction, avec une préférence marquée pour les supports littéraires. **Bifrost**, relativement bien diffusée, est dédiée à l'imaginaire au sens large et s'intéresse à plusieurs de ses formes. Les deux possèdent un ton très particulier, une patte bien différente qui peut parfois, hélas, agacer : la première avec ses éditoriaux, oscillant entre onctuosités et insinuations, et son inénarrable courrier des lecteurs ; la seconde avec son vocabulaire souvent potache et ses opinions tranchées, définitives, voire blessantes. Le duel n'est pas à toujours à fleurets mouchetés. On n'hésite pas à s'apostropher plus ou moins directement, et ce depuis si longtemps qu'à l'instar des querelles de clochers si typiques de la campagne hexagonale, on ne sait plus trop au juste quelle en était la raison initiale. Cependant, malgré ces défauts mineurs et sans doute dérisoires, ou plutôt en raison même de ces divergences, ces deux périodiques sont en quelque

sorte complémentaires. On se surprend à se demander ce qui pourrait advenir si d'aventure l'un des deux venait à manquer un beau matin. En publiant, en plus de leurs lots de chroniques, rubriques et critiques, un contingent régulier de nouvelles inédites, elles contribuent, depuis maintenant une décennie, à modeler le paysage éditorial de la littérature de genre de notre côté de l'Atlantique, à faire émerger de nouveaux auteurs et à confirmer le talent des meilleurs d'entre eux.

Tout oppose aussi d'autres objets littéraires, mais de manière nettement plus indirecte, tant le public visé est différent. D'un côté se trouve la nouvelle mouture de **Fiction** concoctée par Les Moutons électriques qui, si elle suit bien les règles de la parution périodique, ne prend pas vraiment les atours des revues littéraires telles qu'on les a longtemps conçues dans le petit monde des genres de l'imaginaire. Le visuel de l'objet, original et sophistiqué, sort tout droit de l'univers des arts graphiques, et offre chaque semestre une impressionnante masse de fictions saupoudrée d'entretiens et d'articles¹⁶. À l'autre du bout du spectre éditorial, on ne sait trop comment classer ces volumes publiés annuellement par Bragelonne, qualifiés de « revues » par l'éditeur, mais qui se présentent en fait comme des anthologies assez traditionnelles¹⁷ : grand format, prépondérance de la fiction, mise en page classique. S'agit-il d'un véritable projet précurseur ou d'une nouvelle péripétie promotionnelle ? L'un autant que l'autre, peut-être. Ce qui importe, c'est qu'ils contribuent à la diffusion de la littérature de genre. Et l'existence, chez cet éditeur tout particulièrement, d'un objet difficile à identifier mais consacré clairement à la science-fiction est sans doute symptomatique du retour en grâce d'un genre devenu depuis quelque temps difficile à apercevoir sur les rayonnages. Que penser de la déclaration d'un éditeur, qui a découvert plusieurs auteurs marquants de ces dernières années et contribué à la naissance et l'essor de maisons comme Mnémos et Bragelonne, intitulant son introduction, presque comme une excuse : « Je sais pas vous, mais moi je lirais bien un peu de SF ? »

P. J. G. MERGEY

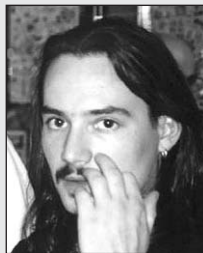


Notes

1. **Bifrost**, n° 43, 2006, p. 2-3.
2. Format légèrement plus grand que les dimensions de poche traditionnelles dans l'Hexagone, faisant généralement vingt centimètres de haut pour treize de largeur. On peut considérer comme relevant de ce même format la collection *La Dentelle du Cygne*, de dimensions légèrement inférieures toutefois. La collection *Millénaires*, éditée sous le label des éditions J'ai lu, a existé entre les années 1998 et 2004.
3. Née en 1954, *Présence du Futur* a définitivement disparu au tournant du siècle. Pour une bonne synthèse de l'histoire de cette collection, qui a marqué durablement la science-fiction en France, on peut se référer à l'article d'André-François Ruaud paru dans **Bifrost**, n° 20, 2000, p. 104-110. Quant à la collection *Anticipation*, véritable archétype de la littérature populaire de science-fiction, elle débuta en 1951 avant de disparaître petit à petit, dissoute en différentes variantes que son éditeur, Le Fleuve noir, essaima pendant la dernière décennie du siècle dernier jusqu'en 1997.
4. Lancés en 1999, les grands formats de la collection *Icares* sont désormais, avec ceux de sa jeune sœur *Icares SF*, le seul type de format utilisé par Mnémos pour ses publications. Les différentes collections de poche, d'ailleurs assez originales par leurs formes à l'époque, n'ont donc existé que trois années tout au plus.
5. La collection compte déjà une vingtaine de titres depuis mars 2006, date de son lancement. On peut noter la présence d'auteurs francophones parmi ces premiers volumes, tels Pierre Grimbert, Bernard Simonay ou Léa Silhol.
6. Confiée à Jean-Claude Dunyach, la collection, sobrement baptisée *Science-Fiction*, a publié depuis son lancement l'année dernière une petite dizaine de titres, principalement des traductions d'auteurs anglo-saxons.
7. Si Mnémos continue à publier régulièrement des ouvrages correspondant clairement au genre de la fantasy, notamment en traduisant des œuvres de Megan Lindholm, on remarque dans le domaine francophone une nette attirance vers des romans plus inclassables, tel l'étrange fantaisie policière d'André-François Ruaud – **La Cité d'en haut** – ou le « péplum uchronique » de Fabien Clavel – **La Cité de Satan** – mais surtout l'ensemble de l'œuvre, référentielle et décalée, d'un Xavier Mauméjean particulièrement proluxe, avec son thriller babylonien – **Car je suis légion** – ou son hommage aux pré-curseurs – **La Vénus anatomique**.
8. Avec une éphémère collection intitulée *Horizons futurs* et arrêtée en 1999, on peut remarquer au catalogue de cet éditeur une collection *Science Fantasy* dont le premier titre a paru en 2000 mais qui n'a pas reçu de nouveauté depuis maintenant trois ans.
9. Fondée en 1969, la collection *Ailleurs & Demain* fait figure d'institution. Elle vient tout juste, cette année, de publier son deux centième titre.
10. On citera notamment les deux imposants volumes proposant l'intégrale des nouvelles de Philip K. Dick et, plus récemment, les reprises du cycle de **Fondation** d'Isaac Asimov ou du classique de Lord Dunsany, **La Fille du roi des elfes**.

11. On peut citer la parution d'omnibus consacrés aux œuvres de Jack Vance – **Croisade** ou **La Planète géante** – ou de Poul Anderson – l'intégrale des nouvelles du cycle de la *Patrouille du temps*.
12. Le précurseur dans ce domaine étant Rivages, qui a fait paraître son premier titre sous cette étiquette en 1994, mais dont l'activité est à l'arrêt depuis 2001.
13. La collection, intitulée *Interstices*, compte quatre titres tous parus cette année, pour une petite dizaine pour la collection *Fantasy* lancée l'année dernière. Quant à cette nouvelle palette des littératures de l'imaginaire, qu'on appelle « fusion » à la suite de Francis Valéry (dans **Passport pour les étoiles**, *Folio SF*, 2000) ou « transfiction » selon la définition de Francis Berthelot (dans **Bibliothèque de l'entre-monde**, *Folio SF*, 2005), on se contentera de dire qu'elle consiste à mêler différents thèmes ou procédés issus de tous les genres, permettant ainsi une plus grande proximité avec la littérature dite « blanche » (le *mainstream* anglo-saxon). De quoi faire voler les étiquettes et perturber les libraires routiniers.
14. Lors de chroniques précédentes, plusieurs anthologies thématiques publiées par cette maison ont été signalées. Rappelons seulement que l'une des séries, *Emblèmes*, qui a connu une dizaine de numéros, était dédiée à des aspects spécifiques des genres de l'imaginaire : **Momies**, **Sortilèges**, etc.
15. **Galaxies** et **Bifrost** ont fêté l'événement en sortant toutes les deux un numéro largement plus ventru, respectivement le n° 39 pour la première et le n° 42 pour la seconde. Seule la dernière en a profité ensuite pour revoir sa maquette, et en se limitant pour l'heure au seul habillage de la couverture.
16. Quatre tomes de cette nouvelle série de **Fiction** ont actuellement paru, chacun fort de plus de trois cents pages. Par ailleurs, la revue se décline désormais sous une forme thématique et aperiodique avec, récemment, une anthologie libellée *Fiction Spécial* et intitulée **Les Anges électriques**.
17. La première série de ces ouvrages, composée actuellement de deux volumes, porte en couverture : **Fantasy, la revue des éditions Bragelonne**. Pour la seconde, qui comporte un ouvrage unique à l'heure actuelle, elle semble en fait appartenir à la nouvelle collection *Science-Fiction* dont il a été question plus haut. On peut en revanche lire sur le site de l'éditeur une présentation parlant de : **Science-fiction, l'autre revue de Bragelonne**.

Étudiant perpétuel en histoire et amateur chronique de presque toutes les formes de l'imaginaire, P. J. G. Mergely s'intéresse tout particulièrement à la jonction de ses deux passions : les rapports étranges qu'entretiennent les problématiques temporelles avec les littératures de genre, tels les uchronies, les voyages dans le temps et autres fantasy historiques. Coordinateur de la revue amateur **La Clepsydre**, dédiée au temps dans les fictions, il collabore parfois à d'autres revues, comme **Bifrost**, **Faeries** ou **Yellow Submarine**.



Lectures

Jacques Mondoloni

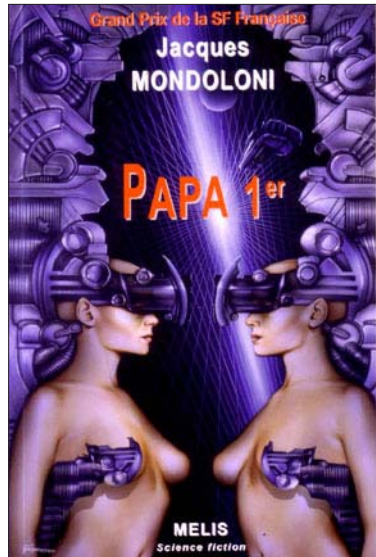
Papa 1^{er}

Colomars, Melis (Science Fiction),
2005, 204 p.

Comparée à la maquette un peu tristounette de la première édition de ce recueil dans la collection *Présence du Futur* de chez Denoël en 1983, cette réédition en grand format par les éditions Melis a déjà infiniment plus de « gueule » avec sa belle couverture signée Gilles Francescano. Et l'ajout de deux courtes nouvelles inédites au sommaire initial confère un attrait supplémentaire au retour à la vie en librairie de ce livre qui a marqué la SF française du début des années 1980.

Jacques Mondoloni est une sorte d'ovni de cette SF qu'il a toujours arrangé à une sauce très personnelle et immédiatement reconnaissable. Ses histoires sont pleines de situations ubuesques et tordues où l'insolite sert de révélateur à ces sentiments humains dont l'exploration reste le terrain de prédilection de l'auteur. Les neuf récits réunis dans cette version *remastérisée* du livre le montrent bien, Jacques Mondoloni s'inquiète vraiment pour l'homme face à toutes les agressions et les subversions du monde moderne et

de la technologie. La thématique de la SF est surtout là pour servir de tremplin à son humour noir qui ne rate pas souvent sa cible et qui touche là où cela fait mal. La parenté littéraire avec Philip K. Dick, que Jacques Mondoloni revendique d'ailleurs haut et fort, est partout évidente, à commencer par les deux meilleures nouvelles du livre, « Le Cancer de l'escargot » et « Papa 1^{er} », qui sont autant de coups de maître dans leur genre. « Papa 1^{er} » n'a-t-il d'ailleurs pas reçu le Grand Prix de la SF française catégorie nouvelles en 1983 ? Ce sont des textes d'une



extraordinaire humanité, qui font vibrer des cordes profondes chez le lecteur et qu'on ne peut oublier une fois qu'on les a lus.

Le reste du recueil tient parfaitement la route derrière ces deux locomotives, sauf peut-être la nouvelle « Comestibles » qui est un peu gâchée par un côté scatologique bien artificiel de nos jours et typique des excès pas toujours bienvenus des années 1970. Et pourtant, même dans ce cas limite à mes yeux, on retrouve cette jouissance du langage qui caractérise toute l'œuvre de Jacques Mondoloni, mais qui lui donne du fil à retordre face aux contraintes du marché dit « grand public »...

Les éditions Melis ne sont pas distribuées à ma connaissance au Québec, mais on peut se procurer aisément *Papa 1^{er}* (vendu en France au prix de 17,00 euros, donc environ 26,00 \$CA) chez toutes les grandes librairies en ligne françaises. [RDN]

Laurent Whale

Le Chant des Psychomorphes

Encino/Pamiers, Black Coat Press (Rivière Blanche 2024), 2006, 188 p.

Sous la direction de Philippe Ward, la collection *Rivière Blanche* continue à faire vivre l'esprit de la mythique *Anticipation* avec des inédits des Grands Anciens (Richard Bessière, Max-André Rayjean, P. J. Héroult, Piet Legay, Louis Thirion, André Caroff etc.). Mais elle ouvre aussi ses portes à de nouveaux

auteurs qui y trouvent un espace disparu de l'édition française depuis qu'une équipe de croquemorts du Fleuve Noir s'est employée à enterrer *Anticipation* dans les années 1990. Le dernier en date (mais il y en a d'autres à l'horizon) est Laurent Whale, lauréat du Prix Merlin 2005 catégorie nouvelle, qui signe d'ailleurs avec **Le Chant des Psychomorphes** son premier roman.

Et ce livre est de l'« Anticipation » pur jus, du *space opera* bien enlevé comme on n'a plus l'habitude d'en trouver en librairie!... Il raconte comment un contrôleur fiscal sur une lointaine planète se retrouve pris dans une sombre histoire d'espionnage et de guerre galactique qui va faire exploser sa petite vie un peu trop tranquille de fonctionnaire



de province. Mais les véritables raisons de ce complot interstellaire, on ne les découvrira qu'à la fin du roman quand sera dévoilée la nature des mystérieux Psychomorphes du titre.

Space opera typique, donc, et déployant toute la panoplie du genre (haute technologie frisant la magie par moments, créatures extraterrestres diverses et variées, voyages et combats dans l'espace), **Le Chant des Psychomorphes** est conté à la première personne, ce qui donne du punch à la narration. On a en fait l'impression de lire une histoire dont les personnages et le scénario auraient été imaginés par B. R. Bruss et qui aurait été rédigée par un Peter Randa écrivant bien moins vite et moins « sec ». C'est si évident à lecture qu'on peut penser sérieusement que Laurent Whale a voulu rendre ici un hommage à sa manière à ces auteurs, tous deux disparus en 1979.

Roman d'aventure galactique enlevé et conçu pour donner un moment de plaisir efficace au lecteur (un concept qui semble avoir été oublié par un certain nombre d'auteurs français spécialisés dans le mélange prise de tête/branlette intellectuelle...), **Le Chant des Psychomorphes** ne dédaigne pas non plus l'humour au second degré. Il bénéficie aussi d'une belle couverture signée Grillon, ce qui donne au final un livre fort sympathique, au format presque identique à celui de **Solaris**. Car *Rivière Blanche* n'est

pas une collection de poche, ne l'oublions pas...

Pour se le procurer et voir le reste de la collection, le plus simple est d'aller sur le site de la maison, www.riviereblanche.com.

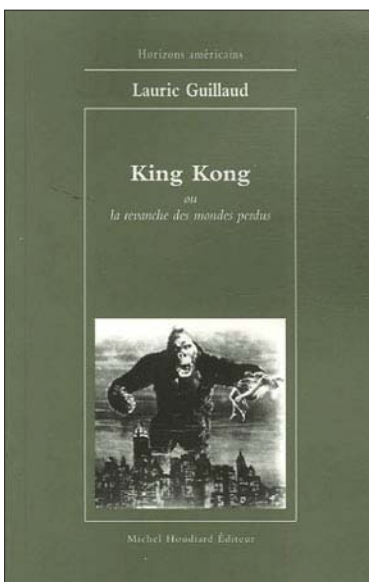
Richard D. NOLANE

Lauric Guillaud
King Kong ou la revanche des mondes perdus

Paris, Michel Houdiard (Horizons américains), 2006, 135 p.

Depuis toujours Lauric Guillaud s'intéresse aux mythes états-uniens qui deviennent, par la magie de l'écriture ou du cinéma, des mythes partagés par la planète entière.

Depuis le XIX^e siècle et sa volonté exploratrice, les taches blanches sur



les cartes ont tendance à se remplir de traces de pas occidentales, et on découvre très peu de nouveaux mondes perdus. Mais l'imaginaire supplée à l'absence de mondes réels et l'île du crâne (*Skull Island*), où une barrière, infranchissable ou presque, sépare l'île en deux et abrite le village, est l'un des derniers lieux où un mythe peut naître. Le schéma freudien est clair : une monstruosité à qui l'on sacrifie, une barrière qui permet des échanges, un village raisonnablement civilisé, bref la sauvagerie sans bornes liée à l'animalité, l'effort de la barrière qui joue le rôle de censure, la plage et la mer.

Mais cela ne rend compte en rien de l'originalité de ce film. Car loin d'être simplement animal sauvage, le roi Kong est une sorte de Roméo de l'ère industrielle, le dernier sursaut de la sauvagerie primitive, remplacée par la sauvagerie industrielle et mécanique : les avions, les bombes, les sous-munitions, etc.

Tous les mondes perdus ne présentent pas ce charme et cette ambiguïté, mais ils permettent de rêver à un monde qui n'est pas clos comme une cage formatée. Le texte en propose une longue liste.

L'ouvrage de Mauric Guillaud présente en outre une immense bibliographie, il est riche d'annotations et de notes ; ses 135 pages valent bien les 13 euros qu'il coûte.

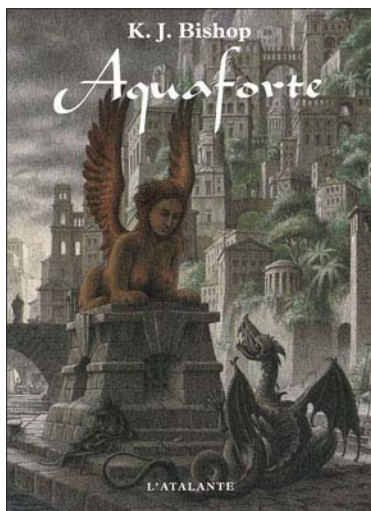
Roger BOZZETTO

K. J. Bishop

Aquaforte

Nantes, L'Atalante, 2006, 376 p.

Survivants d'une mauvaise guerre perdue, la femme-médecin Raule et le spadassin Gwynn se traînent longuement dans des paysages catastrophés en y semant de nombreux cadavres supplémentaires, avant d'arriver à la ville d'Escorionte, où règnent luxe, stupre, corruption et cruauté. Gwynn se met au service d'un marchand d'esclave, et Raule, dans la vague idée d'apaiser son fantôme de conscience, va pratiquer son art chez les miséreux. Entre deux cassages de bras, ou pire, Gwynn s'amuse à discuter avec un *padre* lui-même d'une foi branlante, mais qui a décidé de le convertir peut-être pour se racheter – on ne sait trop de quelle religion il s'agit, elle n'est jamais identifiée, mais le



padre semble capable, de temps à autre, de petits miracles, qui sont peut-être simplement « sa magie perdue » avec sa foi.

Un jour, Gwynn découvre une œuvre d'art, une étrange eau-forte représentant un sphynx et un basilic engagés dans une peut-être conversation. Frappé par cette œuvre, pour une raison qui lui échappe, il en cherche l'auteure, une certaine Beth Constanzin qu'il finit par trouver après de longues recherches. Ils deviennent amants. Pendant ce temps, pour se divertir et en soignant Gwynn de temps à autres après un duel, Raule collectionne les embryons d'enfants et d'animaux monstrueux.

Beth continue de pratiquer son art, mais sa manière a changé, est devenue plus monstrueuse elle-même – et son état physique empire. Gwynn apparemment aspiré par l'univers de plus en plus étrange de sa compagne n'y peut rien. Tout va de mal en pis, sa mémoire se délite, ses affaires professionnelles périclitent, il est obligé de tuer son meilleur ami et finalement, il meurt dans un duel ultime sur la place publique. Ou peut-être ne meurt-il pas. Son histoire devient une légende à fins multiples où l'existence même de Gwynn s'efface. Quant à Raule, elle a disparu depuis longtemps, on ne sait où – non qu'on s'en soucie beaucoup.

Tout le monde n'est pas China Miéville (**Perdido Street Station**), qui a peut-être inspiré l'auteure

australienne; Escorionte n'a ni la présence ni la personnalité de la Londres ré-imaginée par Miéville, et n'a exercé aucune fascination, même morbide, sur cette lectrice.

A-t-on voulu faire baroque? C'est lamentablement raté. La faune urbaine, comme la ville elle-même, est laide, pauvre et monotone, sans jamais un éclat ici et là pour rehausser le tableau de cet univers en totale déliquescence. L'absence d'intrigue véritable, le flou persistant de ce qui pourrait ressembler à une possible intrigue (le rapport entre les œuvres de Beth et le destin de Gwynn, voire d'Escorionte), les interminables conversations pseudo-philosophiques ou métaphysiques, les personnages uniformément antipathiques – au mieux pitoyables, comme le *padre*, ou bizarro-incompréhensibles, comme Beth Constanzin –, les petites scories de traduction sans cesse répétées et qui ont dérangé une lecture assez ennuyeuse déjà pour que je m'y reprenne à quatre fois, moi, lectrice omnivore!

Désolée pour les éditions de L'Atalante, qui nous ont donné beaucoup de bons livres. Celui-ci, malgré le louangeur quatrième de couverture (« Bouscule les canons de la fantasy » ? *Quelle* fantasy ? Il y a longtemps que ces canons bousculés ont été refondus et revendus des douzaines de fois), est sans doute infiniment trop post-post-moderne pour moi.

Élisabeth VONARBURG



par Norbert SPEHNER

Quoi de neuf à propos de la science-fiction, du fantastique et de la fantasy ? Cette nouvelle rubrique, qui se veut le pendant « non fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier de **Solaris**, « Sur les rayons de l'imaginaire », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects de vos genres favoris. La bibliographie est divisée en deux parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature fantastique et de science-fiction proprement dite, et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

LITTÉRATURE

AZIZA, Claude (avec Annie COLLOGNAT-BARÈS et Claude GANIAYRE)

Le K de Dino Buzzati : analyse de l'œuvre
Paris, Pocket (Les Guides Pocket classiques), 2006, 186 p.

BATTAGLIA, Beatrice

La critica alla cultura occidentale nella letteratura distopica inglese

Ravenna, Longo, (Il portico), 2006, 142 p.

Étude thématique sur les utopies anglo-saxonnes.

BERNATH, Arpad (dir.)

Vom Zweck des Systems : Beiträge zur Geschichte literarischer Utopien

Tübingen, Francke, 2006, ix, 230 p.

Recueil d'études sur les utopies littéraires.

BERTHELOT, Francis

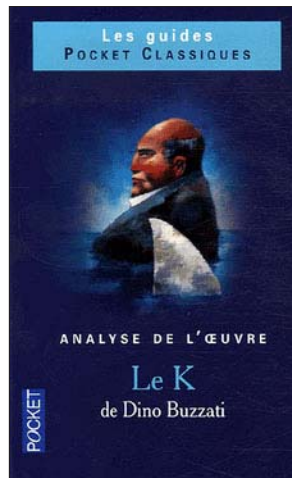
La Métamorphose généralisée : du poème mythologique à la science-fiction

Paris, Nathan (Le texte et l'oeuvre), 2006, 218 p.

BLONDEAU, Denise & Béatrice DUMICHE

Faust, modernisation d'un modèle

Paris, et al, L'Harmattan, 2006, 255 p.



BONY, Jacques

Aspects de Nerval: histoire, esthétique, fantaisie
Paris, Eurédit, 2006, 432 p.

CARD, Orson Scott

Comment écrire de la fantasy et de la science-fiction
Paris, Bragelonne, 2006, 229 p.

COLBERT, David

Les Mondes magiques de Narnia
Paris, Le Pré aux Clercs, 2006, 189 p.

CONLEY, Tim

Encyclopedia of Fictional and Fantastic Languages
Westport (Conn.), Greenwood Press, 2006, xxv, 236 p.

COSTES, Guy & Joseph ALTAIRAC

Les Terres creuses: bibliographie commentée des mondes souterrains imaginaires
Amiens & Paris, Encrage & Belles Lettres (Interface), 2006, 800 p.

Avec une préface de I. F. Clarke et une postface de Serge Lehman.

CRANSAC, Francis & Régis BOYER (dirs.)

Figures du fantastique dans les contes et nouvelles
Paris, Publications Orientalistes de France (Rencontres d'Aubrac), 2006, 256 p.

DANIEL, Servane, Maëlle LEVACHER & Hélène PRIGENT

La Littérature et ses monstres
Nantes, Cécile Defaut (Approches littéraires et artistiques), 2006, 256 p.

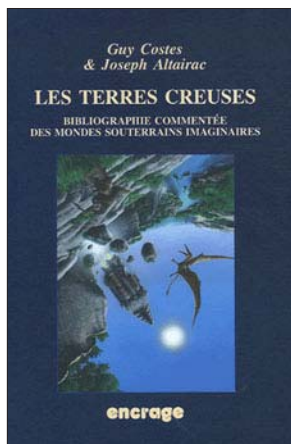
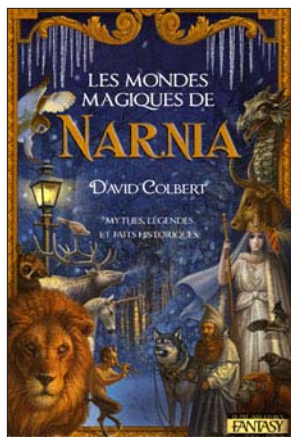
DAY, Peter (ed.)

Vampires: Myths and Metaphors of Enduring Evil
Amsterdam & New York, Rodopi (At the Interface: Probing the Boundaries), 2006, xiv, 243 p.

DESZCY-TRYHUBCZAK, Justyna & Marek OZIEWICZ (eds.)

Towards or Back to Human Values? Spiritual and Moral Dimensions of Contemporary Fantasy
Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Press, 2006, xx, 255 p.

DICKERSON, Matthew T. & David O'HARA
From Homer to Harry Potter: a Handbook of Myth and Fantasy
Grand Rapids (Mich.), Brazos Press, 2006, 272 p.



DOSSIER : « *La Science-fiction* »
dans *Lire au Collège*, Grenoble, CRDP Aca-
démie de Grenoble, 2006, 48 p.
Numéro thématique & dossier pédagogique.

DUPEYRON-LAFAY, Françoise (dir.)
*Les Représentations du corps dans les oeuvres
fantastiques et de science-fiction. Figures et
fantasmes*
Paris, Michel Houdiard, 2006, 327 p.

Recueil de 24 articles, publié avec l'aide du
centre d'Études et de Recherches sur les Litté-
ratures de l'Imaginaire.

FRAISSE, Luc
Potocki et l'imaginaire de la création
Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne
(Lettres françaises), 2006, 424 p.

FRITZSCHE, Sonje
Science Fiction Literature in East Germany
Bern, et a., Peter lang, 2006, 333 p.

GASIOREK, Andrej
J. G. Ballard
Manchester, manchester University Press, 2006,
288 p.

GUILLAUMIE, Marc
*Le Roman préhistorique. Essai de définition
d'un genre, essai d'histoire d'un mythe*
Limoges, Presses Universitaires de Limoges,
(Médiatextes), 2006, 335 p.

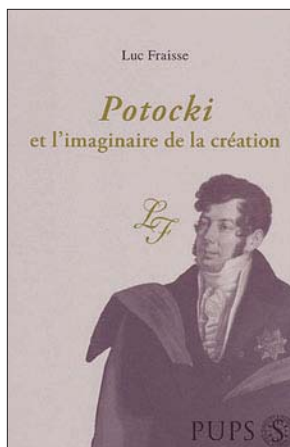
GRAS-DUROSINI, Dominique
Mandiarques et ses récits : l'écriture en jeu
Paris, et al., L'Harmattan (Critiques littéraires),
2006, 270 p.

HAMMOND, Wayne G. & Christina SCULL
(eds.)
*The Lord of the Rings, 1954-2004: Scholarship
in Honor of Richard E. Blackwelder*
Milwaukee (Wis.), Marquette University Press,
2006, 387 p.

HARRIGAN, Pat & Brian WOOD (eds.)
The Art of H. P. Lovecraft's Cthulhu Mythos
Roseville (Minn.), Fantasy Flight Games, 2006,
192 p.

HAYES, Kevin J. (ed.)
The Cambridge Companion to Edgar Allan Poe
Cambridge, Cambridge University Press,
(Cambridge Companion to Literature), 2006, xx,
266 p.

Quatrième édition mise à jour.



HUFTIER, Arnaud (dir.)
Rosny aîné et autres formes
 dans *Otrante* 19-20, Paris, Kimé, 2006, 230 p.

JANELLE, Claude
La Décennie charnière : 1960-1969
 Lévis, Alire (Essais 005), 335 p.

Bibliographie : 7 recueils, 20 romans, 140 nouvelles et contes + anthologie de 13 récits de science-fiction/fantastique parus au Québec pendant cette période.

KATE, Dana
Gotische Romane in England 1800 bis 1830
 München, M. Press, Martin Meidenbauer, 2006, 114 p.

LANGLET, Irène
La Science-fiction. Lecture et poétique d'un genre
 Paris, Armand Colin (U Lettres), 2006, 303 p.

LEYS, Simon
Orwell. Ou l'horreur de la politique
 Paris, Plon, 2006, 116 p.
 Réédition augmentée de la version de 1983.

MARTIN, Jean-Clet
Borges : une biographie de l'éternité
 Paris & Tel Aviv, L'Éclat (Philosophies imaginaires), 2006, 233 p.

MATHIJS, Ernest (ed.)
The Lord of the Rings : Popular Culture in Global Context
 London, Wallflower Press, 2006, 341 p.

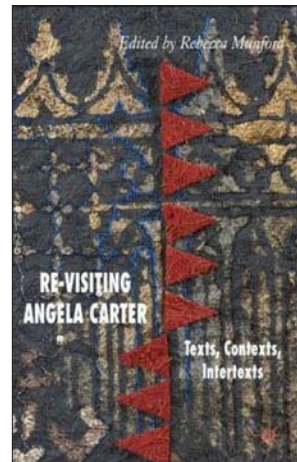
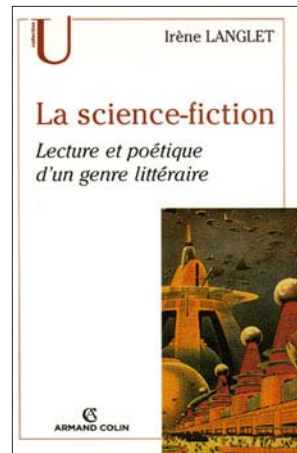
McARTHUR, Debra
A Student's Guide to Edgar Allan Poe
 Berkeley Heights (NJ), Enslow Publishers, 160 p.

MILNER, Andrew & Robert SAVAGE (eds.)
 « *Imagining the Future : Utopia & Dystopia* »
 dans *Arena Journal* 25-26 (New Series), New Carlton, Victoria (Australia), 2006, 385 p.

MUNFORD, Rebecca (ed.)
Re-Visiting Angela Carter : Texts, Contexts, Intertexts
 New York, Palgrave Macmillan, 2006, xiv, 207 p.

MYRONE, Martin
The Gothic Reader : A Critical Anthology
 London, Tate Publishing, 2006, 320 p.

PAULS, Alan
Le Facteur Borges
 Paris, Christian Bourgois, 2006, 188 p.



PECHMANN, Alexander

Mary Shelley: Leben und Werk

Düsseldorf, Artemis & Winkler, 2006, 309 p.

POLLET, Jean-Jacques

Introduction à la nouvelle fantastique allemande

Paris, Nathan (Collection 128. Langues), 2006, 128 p.

PRIEUR, Jérôme

Roman noir

Paris, Seuil, (La Librairie du XXI^e siècle), 2006, 199 p.

Sur trois oeuvres de M. G. Lewis, E. T. A. Hoffmann et James Hogg.

RODERO, Jesus

La Edad de la incertidumbre: un estudio del cuento fantástico del siglo XX en Latinoamérica

New York, et al., Peter Lang, (Currents in Comparative Romance Languages and Literatures), 2006, viii, 176 p.

ROUSSET, Cathy

Le Meilleur des mondes d'Aldous Huxley: analyse de l'oeuvre

Paris, Pocket (Les Guides Pocket classiques), 2006, 126 pages.

SCHÄUBLE, Michaela

Wiedergänger, Grenzgänger, Doppelgänger: Rites de Passage in Bram Stokers Dracula

Berlin & Münster, Lit Verlag, 2006, 150 p.

STRÜBE, Katrin

After Nightfall: zur Geschichte des Vampirs in Literatur und Film

Marburg, Tectum Verlag, 2006, 154 p.

TIMTCHEVA, Viara

Le Merveilleux et la mort dans le Seigneur des anneaux de J. R. R. Tolkien, Peter Pan, de J. M. Barrie, L'Histoire sans fin, de Michael Ende

Paris, et al., L'Harmattan, 2006, 136 p.

WEINREICH, Frank & Thomas HONEGGER (eds.)

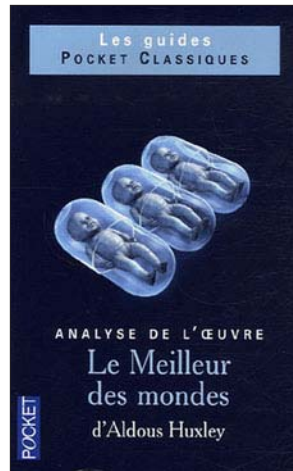
Tolkien and Modernity

Zollikofen (Suisse), Walking Tree Publishers, (Cormarè Series), volumes 9 et 10, 260 et 292 p.

WHITEHEAD, Claire

The Fantastic in France and Russia in the Nineteenth Century: in Pursuit of Hesitation

London, Legenda, 2006, 170 p.



WHITELAW, Nancy
Dark Dreams: The Story of Stephen King
 Greensboro (NC), Morgan Reynolds Pub.,
 2006, 128 p.

WILLIS, Martin & Catherine WYNNE (eds.)
Victorian Literary Mesmerism
 Amsterdam, et al., Rodopi, 2006, 273 p.

WISCHNIK, Ariane
*Spielarten des Phantastischen: Science-Fiction
 und Fantasy im Vergleich*
 Berlin, Logos-Verlag, 2006, 97 p.

CINÉMA & TÉLÉVISION

BERTONNEAU, Thomas & Kim PAFFENROTH
*The Truth is out There: Christian Faith and
 the Classics of TV Science Fiction*
 Grand Rapids (Mich.), Brazos Press, 2006, 272 p.

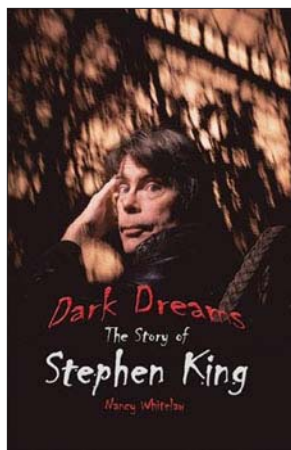
BRODERICK, James
*The Literary Galaxy of Star Trek: an Analysis
 of References and Themes in the Television
 Series and Films*
 Jefferson (NC), McFarland, 2006, 233 p.

COOK, John R. & Peter WRIGHT (eds.)
*British Science Fiction Television: A Hitch-
 hiker's Guide*
 London & New York, I. B. Tauris, 2006, viii,
 296 p.

COTTA VAZ, Mark
The Making of Eragon
 New York, Alfred A. Knopf Books for Young
 Readers, 2006, 142 p.

COZZI, Luigi
*Gli anni d'oro del cinema fantascienza: 1920-
 1929*
 Roma, Mondo ignoto: profondo Rosso (La grand
 enciclopedia di Profondo rosso del cinema di
 fantascienza, horror e fantasy) 2006, 318 p.

COZZI, Luigi & Antonio FABIO (dirs.)
*Roger Corman: genialità e delirio nel cinema
 fatto con pochi soldi*
 Roma, Mondo ignoto: Profondo rosso (La grand
 enciclopedia di Profondo rosso del cinema di
 fantascienza, horror e fantasy), 2006, 214 p.



DE RUGGIERI, Francesca
Matrix and the City: il corpo ibrido nel cinema e nella cultura visuale
 Pisa, ETS (La piazza universale), 2006, 160 p.

DIAZ MAROTO, Carlos
King Kong, el rey del cine
 Madrid, Jaguar, 2006, 188 p.

DIOCARETZ, Myriam & Stefan HERBRECHER (eds.)
The Matrix in Theory
 Amsterdam, et al., Rodopi (Critical Studies 29), 2006, 314 p.

DUFOUR, Éric
Le Cinéma d'horreur et ses figures
 Paris, Presses Universitaires de France (Lignes d'art), 2006, 224 p.

GONZALEZ-FIERRO SANTOS, José Manuel & Francisco JAVIER
El Cine de Roger Corman: 50 películas por el precio de una
 Madrid, Arkadin, 2006, 159 p.

GOMEZ RIVERO, Angel
Dracula versus Frankenstein: una sentida y respetuosa mirada al universo de los dos mitos mas grandes del cine de terror
 Madrid, Jaguar, 2006, 270 p.

GUIDO, Laurent (dir.)
Les Peurs de Hollywood: phobias sociales dans le cinéma fantastique américain
 Lausanne, Antipodes, 2006, 275 p.
 Recueil de diverses communications.

GUILLAUD, Lauric
King Kong ou la revanche des mondes perdus
 Paris, Michel Houdiard (Horizons américains), 2006, 134 pages.

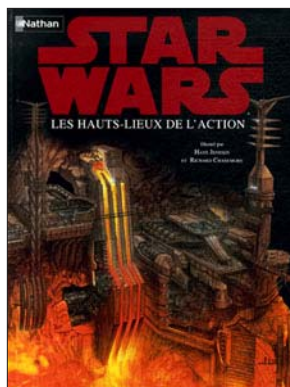
HUMPHRIES, Reynold
The Hollywood Horror Film, 1931-1941: Madness in a Social Landscape
 Lanham (MD), Scarecrow Press, 2006, xvi, 283 p.

HERTZOGENRATH, Bernd
The Films of Tod Browning
 London, Black Dog Publishing, 2006, 238 p.

JUAN PAYAN, Miguel, et al.,
Diccionario ilustrado del cine de terror
 Madrid, Jardín, 2006, 190 p.



LUND, Kristin, et al.,
Star Wars : les hauts-lieux de l'action
 Paris, Nathan, 2006, 175 p.
 Album illustré.



MATHIJS, Ernest & Murray POMERANCE
 (eds.)
From Hobbits to Hollywood: Essays on Peter Jackson's Lord of the Rings
 Amsterdam, New York, et al., Rodopi, 2006,
 xviii, 403 p.

NOURMAND, Tony, Graham MARSH
Film Posters : Science Fiction
 New York, et al., Taschen, 2006, 192 p.
 Préface de Christopher Frayling ; album illustré.

NYSENHOLC, Adolphe
André Delvaux ou le réalisme magique
 Paris, Cerf, 2006 (Collection 7^e art), 236 p.

OVERSTREET, Deborah Wilson
Not Your Mother's Vampire : Vampires in Young Adult Fiction
 Lanham (MD), Scarecrow Press, 2006, 163 p.

OWENS, Martin
Monsters : A Celebration of the Classics from Universal Studio
 New York, Del Rey, 2006, 166 p.
 Introduction par Forrest Ackerman ; essai par Rick Baker ; album illustré.

PEREZ AGUSTI, Adolfo
Cine de zombis y fantasmas
 Madrid, Ediciones Masters (Sabes de cine),
 2006, 202 p.

WINDHAM, Ryder
Star Wars : l'encyclopédie absolue
 Paris, Nathan, 2006, 138 p.

ZIRNSTEIN, Cholé
Zwischen Fakt und Fiktion : die politische Utopie im Film
 München, Utz, Herbert, (Beiträge zur Politik-
 wissenschaft 6), 2006, 230 p.





Sci-néma

par

Hugues MORIN [HM],

Christian SAUVÉ [CS] et Daniel SERLINE [DS]

Mémoires collectives d'un genre récent : La SFFQ en DVD

Les films de science-fiction et de fantastique scénarisés, réalisés et produits en français au Québec sont une réalité relativement récente. Il me semble que nous sortons à peine d'une période d'optimisme en ce qui concerne cette manifestation de la SFFQ. Il y a quelques mois encore, après la sortie de films comme **Sur le seuil**, **La Peau blanche** et **Saints-Martyrs-des-Damnés**, nous imaginions un futur prometteur pour le genre.

Pourtant, au moment où je commence cet article, Téléfilm Canada a refusé de financer les productions de Francis Leclerc et Éric Tessier, a retiré son soutien au film en développement de Daniel Roby (entre autres) et nous parlons maintenant d'une période sombre. Décidément, l'histoire du cinéma SFFQ est bien jeune !

Comme les organismes subventionneurs semblent bouder le genre (espérons-le temporairement), on peut toujours se rabattre sur

les DVD de notre petit corpus. On me dira qu'il est tôt pour revoir ces films, mais les suppléments offerts sur les DVD nous permettent parfois de jeter un regard nouveau sur une œuvre cinématographique. C'est dans cette optique de redécouverte que j'ai décidé de revisiter nos films de SFFQ et de m'attarder à ce qu'ils offrent à l'amateur de DVD.

J'ai exclu cinq films récents de ce reportage. Tourné en grande partie à Montréal avec en vedette la Québécoise Caroline Néron, **Éternelle** (scénarisé et réalisé par Sanchez et Liebenberg) a été tourné en anglais et se rapproche donc plus du corpus de films canadiens anglais. **Karmina** et sa suite **K2**, ainsi que **Dans une galaxie près de chez vous**, sont des comédies de situation burlesques et parodiques dont le but est de faire rire, pas d'explorer les enjeux de la SF ni du fantastique. Dans le même ordre d'idée, **L'Odysée d'Alice Tremblay** est une fable fantaisiste et non un véritable film de fantastique. On pourrait argumenter que telle ou telle vieille production relève éventuellement de nos genres, mais cet article ne se veut pas un historique exhaustif et pointilleux. Il s'agit plutôt de voir où nous en sommes depuis qu'il se fait assez de cinéma de SFFQ pour que l'on parle d'un milieu en développement.

Pour des critiques détaillées de chacun de ces films, je vous renvoie à l'index en ligne de **Solaris** et sa chronique « Sci-néma » (voir la filmographie en fin d'article).

Les films

On en conviendra, il y a une différence importante entre voir un film et le revoir. Nous comprenons plus clairement parfois les raisons pour lesquelles nous avons aimé (ou pas) l'œuvre. Il est fréquent que certains films, appréciés au premier visionnement, survivent mal à un second. Le contraire est aussi possible. On peut alors imaginer que les seconds passeront mieux l'épreuve du temps que les premiers. Toutefois, comme bien peu de temps s'est écoulé depuis la sortie des films dont je parlerai ici, je serai prudent avant de me prononcer sur leur pérennité pour le moment.

Je dois avouer que j'aurais aimé avoir la surprise de redécouvrir un film que je n'avais pas compris ou apprécié en salle, mais la chose ne s'est pas produite, du moins pas parmi les longs-métrages. Pour les séries télévisées, par contre, le DVD est certes une bénédiction pour les amateurs qui, comme moi, n'ont pas la discipline nécessaire pour les suivre semaine après semaine à la télévision. Au moment d'écrire ceci, la série **La Chambre n° 13** n'est pas encore disponible, mais on peut se procurer **Grande Ourse** et **L'Héritière de Grande Ourse**.

Si un second visionnement de **Sur le seuil**, **La Peau blanche**, **Mémoires affectives** et **La Turbulence des fluides** m'a permis de remarquer plusieurs détails de scénario ou de réalisation qui avaient échappé à mon premier visionnement, des films au scénario plus faible (ou plus flou) comme **Le Marais** et **Saints-Martyrs-des-Damnés** ont moins bien supporté l'expérience, les trous et les faiblesses apparaissant plus évidents au spectateur qui connaît déjà l'histoire.

Les deux séries de **Grande Ourse** partagent le même défaut de nous présenter en début de chaque épisode un rappel des épisodes précédents. Le procédé, utile et pertinent lors de la diffusion, nous incite à jouer de l'avance rapide lors d'une écoute en rafale. Décision encore plus étrange, on a aussi conservé le titre animé qui apparaissait au moment où il y avait des pauses commerciales lors de la diffusion à la télévision.

Les commentaires des créateurs

Pour certains cinéphiles, les commentaires de divers artisans du film qu'ils écoutent font partie des plus grands plaisirs que procure un DVD. La plupart des films visionnés présentent une trame de commentaire, même pour les films au budget étriqué. Ce genre de bonus, comme plusieurs suppléments proposés en DVD, est d'autant plus intéressant quand on a apprécié le film. **Saints-Martyrs-des-Damnés** et **Mémoires affectives** n'en proposent malheureusement pas. Dans le premier cas, j'aurais aimé avoir le point de vue de l'auteur-réalisateur Robin Aubert sur le déroulement du film, et dans le second, j'ai été déçu de ne pas pouvoir partager quelques moments avec les créateurs de ce film splendide.

Le lecteur de **Solaris** saura apprécier les commentaires de **La Peau Blanche** et **Sur le seuil** et reconnaîtra avec un sourire les scénaristes Joël Champetier et Patrick Senécal, deux auteurs bien





connus de nos lecteurs. Si le premier demeure très effacé, laissant la part belle à son complice Daniel Roby (coscénariste et réalisateur) ils livrent toutefois à leur deux un regard intérieur et intimiste sur la création de leur film et du processus de création en général. Les auteurs rappellent à quelques reprises à quel point le budget était serré; lorsque l'on constate la qualité de **La Peau blanche**, cela renforce la théorie selon laquelle des moyens restreints forcent une plus grande créativité de la part des cinéastes. Senécal et Éric Tessier (lui aussi coscénariste et réalisateur) se penchent pour leur part sur leur expérience avec un peu plus de volubilité et de bonhomie – ils sont même interrompus par le passage du directeur artistique. Leurs nombreux commentaires sur le passage du livre au scénario, puis au film, sont très intéressants pour l'amateur qui porte un intérêt au processus créatif des deux médiums.

On excusera facilement le fait que les deux séries **Grande Ourse** ne proposent pas de commentaires sur chaque épisode, vu les vingt heures d'émissions que contiennent les DVD, mais j'aurais apprécié entendre les créateurs s'exprimer sur un ou deux épisodes. C'est un moyen terme raisonnable auquel d'autres séries en DVD



nous ont habitués. Notez que je préfère que leur budget ait été dépensé sur la série plutôt que sur les suppléments, puisque ceux-ci trouvent leur pertinence dans la qualité première du produit de base.

Les scènes supplémentaires

Voilà certainement l'autre bonus le plus apprécié des amateurs de DVD. Disons tout de suite qu'au Québec, nos diffuseurs de DVD ne sont pas très généreux de ce côté. On me dira que pour insérer des scènes non retenues au montage final, il faut d'abord que ces scènes aient été tournées ! Ce qui n'est pas nécessairement évident considérant le budget de la plupart des films d'ici. Il ne faut donc pas trop s'étonner si seulement quelques productions proposent ce bonus.

Ainsi, ne cherchez pas de scènes coupées sur **Mémoires affectives**, **La Turbulence des fluides**, pas plus sur les deux **Grande Ourse**. **Le Marais** n'en propose qu'une (mais propose par contre des « *bloopers* »). Sur les DVD qui en offrent, l'intérêt et la pertinence de ces scènes varient d'un film à l'autre. Celles de **La Peau blanche** révèlent que la plupart des scènes tournées s'inscrivaient parfaitement dans l'histoire et que leur présence aurait permis de mieux accepter quelques raccourcis rapides du scénario. Les très rares scènes alternatives montrent aussi que Daniel Roby ne s'était pas couvert de trente mille façons, ce qui démontre une grande confiance en son scénario.

C'est aussi le cas de **Sur le seuil**, où l'on peut comprendre le bon sens des créateurs de couper certaines scènes, notamment celle des « tripes de Villeneuve » lors de la confrontation finale à l'hôpital, image trop *gore* qui aurait fait décrocher ce cinéphile-ci.

En fait, c'est **Saints-Martyrs-des-Damnés** qui est la production la plus généreuse du lot et qui se démarque totalement des autres du point de vue des scènes non retenues. Il y en a plus d'une douzaine, dont quelques-unes tellement amusantes ou étranges qu'elles constitueraient facilement de délicieux petits courts-métrages indépendants du film. Je pense entre autres à « l'interrogatoire », à la version longue du « rêve de Flavien », ou à « Rosy et le méchant au resto ». Les autres scènes sont des variations ou des idées qui sortent complètement du scénario final retenu. Par exemple, les créateurs ont filmé une version où Armand survit et s'évade de **Saints-Martyrs-des-Damnés**. Ces scènes démontrent que, disposant d'un budget plus conséquent, Robin Aubert avait eu le loisir d'explorer diverses avenues, et qu'il a déterminé le scénario final au montage du film. Notons toutefois qu'aucune des scènes supplémentaires n'ajoute à la compréhension du film.

Quelques courts-métrages

Ce ne sont pas tous les DVD qui offrent des courts-métrages en bonus. Je vous avouerai que pour ma part, j'aime bien, car le court est au long ce que la nouvelle est au roman en littérature.

J'avais déjà vu « Viens dehors » d'Éric Tessier lors de sa projection au cinéma dans le cadre du festival Roberval 2K, et ce court-métrage offert sur le DVD de **Sur le seuil** est aussi succulent quelques années plus tard.

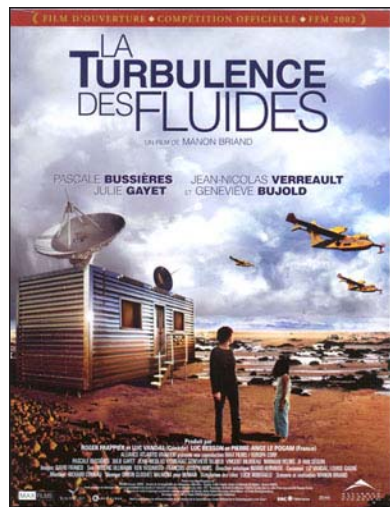
Le court de Rosa Zacharie « Une éclaircie sur le fleuve », sur le DVD de **Mémoires affectives**, est une dramatique sur la thématique d'une relation père-fille sur le tard. Si le film est très beau, il est un peu longuet pour son thème; mentionnons aussi, puisque nous sommes dans **Solaris**, qu'il ne s'agit pas de fantastique ni de science-fiction.

Ce n'est pas non plus à ces genres qu'appartient « Quelques instants dans la vie d'une fraise », de Daniel Roby, sur **La Peau blanche**, mais à un genre quand même, le polar. Un court qui a tout pour plaire, par son rythme, l'interprétation des personnages, les dialogues, avec un scénario qui n'aurait pas mal paru au sommaire d'une revue comme **Alibis**.

Bandes annonces, reportages et autres suppléments

Je dois avouer ne pas être un grand amateur de galeries de photos et de reproductions de pages de scénarios, mais parfois, revisiter les bandes annonces cinéma après avoir vu le film a quelque chose d'amusant. En ce sens, si la plupart des films loués dans le cadre de cet article proposent leur bande-annonce en bonus, mes préférées sont celles de **Mémoires affectives**. Le DVD en comporte trois, toutes excellentes et accrocheuses, dont plusieurs des scènes ont été tournées exclusivement pour les bandes annonces puisqu'elles ne se retrouvent pas dans le fil narratif du film.

Comparer les bandes annonces québécoises et françaises de **La Turbulence des fluides** est un autre exercice



intéressant par ce qu'il révèle des deux marchés cibles et de l'ambiance que l'on tente de créer pour attirer ces publics différents.

Si vous êtes comme moi, les reportages que l'on retrouve sur nombre de DVD que vous louez ne vous intéresseront que si le film lui-même vous a plu. (Par exemple, je me souviens encore de mes bâillements lors du visionnement de **Hulk**, et d'avoir à la fin tout simplement remis le disque dans son boîtier double en ignorant les nombreuses heures de suppléments généreusement ajoutés par la production.) Le problème ne se pose pas pour certains films, car ni **La Peau blanche** ni **Sur le seuil** n'en offre, et que ceux de **La Turbulence des fluides** sont des scènes de tournage sur fond musical sans commentaires. Dans ces trois cas, il faut se contenter des informations et anecdotes de tournage dans les commentaires des scénaristes et réalisateurs.

Le reportage de **Mémoires affectives** vous fera certainement réaliser les inconvénients d'un tournage d'hiver, dans la neige ou sur la glace, par des températures de moins quarante alors que ceux, nombreux, de **Saints-Martyrs-des-Damnés**, feront des jaloux parmi les réalisateurs québécois, quand ils verront les conditions et la liberté dont disposait Robin Aubert pour faire son film. (Accessoirement, on y apprend qu'Aubert considère son film comme un suspense de SF.) Les amateurs de technique seront ravis des extras proposés par **Le Marais**, qui comporte pas moins de six reportages sur le *storyboard*, la coloration, la finition numérique et la direction artistique, entre autres.



Les suppléments de **Grande Orse** et **L'Héritière de Grande Orse** sont plus représentatifs de l'origine télévisuelle de la production. Les documentaires « À l'origine », « Personnages » et « La vision » sont du type semi-promotionnel qui est parfois diffusé une semaine avant que la série ne soit mise en ondes, pour intéresser les

spectateurs plus que pour informer les amateurs de la série *a posteriori*. Un de ceux-ci est constitué d'une longue entrevue avec le réalisateur Patrice Sauvé. Bien que le procédé soit très artificiel, il est intéressant dans la description de son approche réaliste de l'action et des personnages afin de pouvoir mieux faire croire au surnaturel qui est omniprésent en arrière-plan. Tous ces suppléments – on trouve aussi un économiseur d'écran sur **Grande Ourse**! – sont étrangement disséminés sur les deux premiers disques de chaque série, qui en comportent quatre chaque. On pourrait d'ailleurs se demander pourquoi l'ensemble ne tient pas sur trois disques par série, puisque les deux derniers ne comportent que deux épisodes d'une heure chacun.

Huit beaux films

En guise de conclusion, je terminerai sur une appréciation bien personnelle du travail de direction artistique et de direction photo de chacun des films revisités. Ce sont de *beaux* films. Si on compare notre petit corpus de SFFQ avec ce qui se produit ailleurs, ça démontre non seulement que nous avons ici des artisans de grande compétence, mais aussi que les réalisateurs et producteurs québécois ont à cœur d'offrir des films visuellement intéressants, même ambitieux, pas juste des films d'action ou d'horreur avec un vague prétexte de F&SF. Dommage que nous n'ayons pas les budgets, vous imaginez les scènes d'hélicoptères dans **Chronoreg**? [HM]

Filmographie :

Le Marais, de Kim Nguyen, Film Tonic, Christal Films, 2002.

[Notre critique dans le volet en ligne de **Solaris** 144, Hiver 2003]

La Turbulence des fluides, de Manon Briand, Max Films, Alliance Atlantis Vivafilm, 2002.

[Volet en ligne de **Solaris** 144, Hiver 2003]

Grande Ourse « *N'ajustez pas vos appareils!* », de Patrice Sauvé, Point de Mire, Radio-Canada Télévision, 2003.

[Volet en ligne de **Solaris** 161, Hiver 2007]

Sur le seuil / Evil Words, d'Éric Tessier, Go Films, Alliance Atlantis Vivafilm, 2003.

[Volet en ligne de **Solaris** 147, Automne 2003]

La Peau blanche / White Skin, « *Elles sont parmi nous* », de Daniel Roby, Zone Films, Séville Pictures, 2004.

[Volet en ligne de **Solaris** 149, Printemps 2004]

Mémoires affectives / Looking for Alexander, de Francis Leclerc, Palomar Films, Alliance Atlantis Vivafilm, 2004.

[Volet en ligne de **Solaris** 159, Été 2006]

Saints-Martyrs-des-Damnés « *Un corps peut-il vivre sans âme ?* », de Robin Aubert, Max Films, Christal Films, 2005.

[Volet en ligne de **Solaris** 158, Printemps 2006]

L'héritière de Grande Ourse « *Le mystère arrive en ville* », de Patrice Sauvé, Point de Mire, Radio-Canada Télévision, 2005.

[Volet en ligne de **Solaris** 161, Hiver 2007]

The Prestige: Tour de magie cinématographique !

Début du XX^e siècle. Alfred et Robert sont deux apprentis magiciens de talent travaillant pour le même mentor. Après qu'un drame ait causé la mort d'une collègue, ce qui était alors une rivalité amicale tourne rapidement à la jalousie et à la haine. Alfred et Robert s'affrontent au fil des ans, pour conquérir les foules, mais aussi pour surpasser leur rival, voir même le détruire, si bien qu'aucun ne sortira indemne de cette confrontation.

Voilà l'univers de **The Prestige**. Un univers où nous assistons à la descente aux enfers de ces deux magiciens, dans un crescendo d'affrontements douloureux, de tours de magie toujours plus impressionnants, de trahisons et de faux-semblants. Disons-le sans hésiter, **The Prestige** est un des meilleurs films du trimestre, et certainement le meilleur film de SF que j'ai vu depuis un bon moment. Car pour ceux qui se le demandent, il s'agit bien de SF. C'est à la fois une des forces de ce film, et un de ses paradoxes. Si on le compare au récent (et très bon) **The Illusionist**, **The Prestige** ne triche jamais avec l'auditoire, explique tous ses trucs (sauf un), et n'hésite pas à afficher ses couleurs, alors que **The Illusionist** tentait plutôt de se draper dans un voile de réalisme mystérieux en laissant le spectateur sur sa faim concernant au moins un aspect majeur du film.

Tourné par Christopher Nolan (à qui l'on doit les excellents **Memento** et **Batman Begins**), sur un scénario très solide, le film s'amuse à jouer avec le temps et les perceptions, deux éléments que l'on retrouve dans tous les films du réalisateur. Avec son schéma narratif volontairement déroutant, **The Prestige** exige un minimum d'attention de la part du spectateur qui ne veut pas perdre le fil. Il est difficile de faire autrement puisque la tension est maintenue sans arrêt, que l'interprétation, menée par Hugh Jackman, Christian Bale et Michael Caine, est solide, que les revirements



Photo : Warner Bros.

sont nombreux et que l'univers de la magie qu'il dépeint est absolument fascinant. (Pour les amateurs, plusieurs trucs y sont dévoilés.)

Bref, **The Prestige** est un excellent film de SF sur le thème de l'illusion et du mensonge, qui vous fournira toutes les explications nécessaires à votre plaisir, sauf évidemment une, qui représente symboliquement le *prestige* du titre, et que vous pourrez discuter par la suite avec d'autres amateurs. Vous vous rendrez alors compte que deux explications sont possibles, et que chacune d'elle est une finale à la hauteur d'un des meilleurs scénarios de l'année 2006, tous genres confondus.

Que dire de plus, sinon courez voir ce petit chef-d'œuvre ! [HM]

Renaissance : Polar futuriste solidement animé

Nous sommes à Paris, en 2054. Alors que tout semble géré par la technologie et la surveillance, la plus grande compagnie de la ville, Avalon, cultive les marchés de la jeunesse et de la beauté. Pourtant, lorsqu'une disparition survient, Karas, le policier qui enquête sur le cas, trouve Avalon et ses hauts dirigeants mêlés à des kidnappings et à d'obscures recherches scientifiques.

Renaissance est d'abord un polar pour adultes, à l'intrigue classique mais tarabiscotée. Le scénario est volontairement et parfois artificiellement tortueux, mais il permet le développement de personnages intéressants et un peu plus subtils que le point de départ peut laisser croire. Malgré une certaine naïveté – nous serions moins indulgents envers un film tourné avec de vrais acteurs –, le scénario parvient toutefois à maintenir l'intérêt en alternant habilement les scènes explicatives et les scènes d'action.

Bien qu'il s'agisse d'animation, c'est plus



du côté japonais ou encore chez **Sin City** qu'il faut chercher une comparaison, que du côté des animaux chantants de chez Disney. **Renaissance** est un film en noir et blanc – et non en tons de gris, nuance importante – parti pris qui permet à son réalisateur, Christian Volckman, de jouer habilement avec les ombres, les profils, la lumière et les effets négatifs. Certaines scènes rappellent le style des mangas japonais. Cet aspect visuel unique, inspiré de **Blade Runner** et **Dark City**, donne tout son intérêt à **Renaissance**, qui ne devient jamais lassant visuellement et surprend par ses trouvailles et la qualité de son animation.

Pour les amateurs d'anecdotes, **Renaissance** est offert en anglais et en français. Les voix françaises ne sont pas assurées par des vedettes, mais celles de la version anglaise le sont, Daniel Craig (le nouveau James Bond) en tête, interprète Karas. De plus, le compositeur de la musique du film, Nicolas Dodd, est un collaborateur régulier de David Arnold, compositeur de la musique de plusieurs films de la série James Bond, dont Dodd a assuré l'orchestration.

Comme il s'agit d'un film à la distribution malheureusement restreinte, il ne sera peut-être plus à l'affiche au moment où vous lirez ces lignes, mais je vous suggère sans hésitation de le visionner lors de sa sortie en vidéo. [HM]

Grande Ourse : Entrez dans cette étrange constellation

Il est paradoxal que nous n'ayons pas parlé de **Grande Ourse**, ni de sa suite dans cette chronique. La raison en est bien simple ; aucun des chroniqueurs n'avait pu suivre la série dans son ensemble lors de sa première diffusion, ni n'avait eu l'occasion de la louer et d'en faire une recension critique pour **Solaris**.

Dans le cadre d'un récent survol de la SFFQ disponible en vidéo (dont je parle plus haut), j'ai décidé de me lancer et d'écouter **Grande Ourse**. La série de dix épisodes, d'une diffusion originale d'une heure télé chacun, scénarisée par Frédéric Ouellet, a été réalisée par Patrice Sauvé, à qui l'on doit entre autres l'excellente télésérie **La Vie, la vie**.

Grande Ourse, c'est d'abord une petite ville éloignée (au nord du 50^e parallèle) où vit une population de gens un peu particuliers et où il se passe des choses étranges. Louis-Bernard Lapointe, un journaliste désabusé dont la carrière à la télévision montréalaise est sur une pente descendante, est envoyé dans ce coin perdu pour faire un reportage. Jusque-là, rien de bien original : **Saints-Martyrs-des-Damnés** possède exactement le même point de départ. Lapointe arrive au moment où trois événements majeurs bouleversent Grande Ourse. Les antennes de télévision ne diffusent plus rien ; la femme

de George Ferron, un riche homme d'affaire régional, se suicide ; et Blanche Von Trieck, la sorcière, confidente et voyante locale, est retrouvée assassinée après avoir confié au journaliste qu'il était le messager qu'elle attendait. Puis, tous les postes de télé se mettent à capter les mêmes images, celles d'habitants de la ville qui révèlent des secrets qui bouleversent leur vie et celles de leurs proches. Qui est derrière ces apparitions ? Qui a tué Blanche et pourquoi ? La femme de Ferron s'est-elle suicidée ? Qui héritera des pouvoirs de Blanche ? Où mènent les indices laissés par Blanche à Lapointe ? Autant de questions que de pistes de solutions et d'intrigues qui seront explorées au fil des épisodes.

Lapointe sera accompagné par Émile Biron, journaliste local timide et angoissé, dans ce qui deviendra la quête d'une explication aux phénomènes qui frappent la ville. Les disciples de Blanche, amateurs d'ésotérisme et sorciers du dimanche, tenteront de survivre à la mort de leur mentor. Gastonne, policière dont le père est à la fois maire et chef de police, tentera de son côté de faire son travail d'enquête sur les deux morts récentes... tout ceci avant que ne se pointe une agente de la sécurité nationale, accompagnée d'un scientifique (un neurologue, en fait) pour analyser ce qui se passe avec les ondes télé.

Voilà autant d'éléments et d'intrigues parallèles (et perpendiculaires, et obliques !) qui finissent par former un tout qui relève autant de la SF que du polar, du mystère et du fantastique. Comme **Grande Ourse** est une longue série, les créateurs avaient beaucoup d'espace de travail si on compare à la durée d'un long-métrage. Ainsi, ils ont eu tout le loisir de multiplier les intrigues, mettant en scène un lot de personnages originaux et amusants, certains pathétiques et d'autres intrigants, interprétés par des acteurs de premier plan qui donnent corps aux personnages, au point qu'on croit même à ceux qui sortent de l'ordinaire. La réalisation tire habilement profit du format, avec des hameçons précédant chaque pause commerciale et un punch efficace à la fin de chaque épisode. Comme il s'agit d'une histoire mystérieuse à souhait, le réalisateur a su créer une ambiance trouble, pleine de clairs-obscurs, d'ombres allongées, de pleines lunes et de lieux glauques. Si ce parti pris est un succès côté ambiance – on se *sent* à Grande Ourse lors du visionnement, et une inquiétante tension est omniprésente –, cela force un peu notre crédulité. C'est à croire que le soleil ne se lève jamais à Grande Ourse et qu'aucun de ses habitants n'allume la lumière chez lui ! On reconnaîtra ici et là des influences télévisuelles telles **Twin Peaks** ou **The X-Files**, autant dans le scénario que la réalisation et la direction photo.

Après s'être amusé à tirer dans toutes les directions, le scénario a tendance à s'essouffler un peu au moment – inévitable – où il faut fournir au spectateur quelques réponses. Ainsi, le rythme des quatre derniers épisodes est plus lent. Le visionnement de toute la série en rafale donne une impression de répétition lors de ces derniers épisodes, comme si les créateurs voulaient s'assurer que le spectateur avait bien compris. Peut-être était-ce inévitable dans le cadre d'une diffusion d'une heure par semaine ?

En fait, ma seule réserve majeure résulte du mélange science-fiction et fantastique. Le mélange des genres est un exercice risqué, que le scénariste Frédéric Ouellet n'a pas maîtrisé de façon toujours convaincante. Je me serais passé des explications scientifiques qui, en fin de compte, n'apportent que peu d'éléments satisfaisants par rapport à ce qui relève du fantastique. Le suspense, par contre, est parfaitement bien mené, quoique la motivation du « coupable » me soit apparue un peu faible.

Si comme moi, vous aviez manqué **Grande Ourse** à la télé, n'hésitez surtout pas à louer la série en DVD. D'ailleurs, j'ai suffisamment apprécié l'expérience pour louer sa suite, **L'Héritière de Grande Ourse**, quelques jours plus tard ! [HM]

L'Héritière de Grande Ourse : Encore des affaires étranges...

Après le succès populaire et critique de **Grande Ourse**, les créateurs ont récidivé avec une suite qui se déroule à Verdeuil, en banlieue de Montréal. C'est là qu'étudie Sarah Von Triek, petite-fille et héritière des pouvoirs de Blanche. Après trois semaines d'insomnie en raison de cauchemars le menant à une adresse de Verdeuil, Louis-Bernard Lapointe retrouve Émile Biron pour enquêter sur ses rêves prémonitoires et une série de meurtres étranges qui frappe Verdeuil et son citoyen le plus éminent, Julien Beaumont. Or, par un hasard (dont même les personnages se rendent compte), d'autres habitants de Grande Ourse sont maintenant installés à Verdeuil, dont la policière Gastonne Belliveau, qui mènera l'enquête officielle.

J'avoue que le point de départ de cette suite m'a paru tiré par les cheveux, et que les événements des deux premiers épisodes m'ont semblé moins convaincants que ceux de la première série. Heureusement, dès le troisième épisode, la série trouve son souffle et instille le même sentiment d'anticipation d'un épisode à l'autre que le faisait **Grande Ourse**.

Le scénario souffre évidemment de la comparaison avec la série originale, puisque l'ensemble n'est plus une nouveauté pour le spectateur. La recette ayant fonctionné une fois, on prend peu de risques et utilise le même genre de mélange SF, fantastique, polar et

mystère. Si trois des trames fonctionnent très bien, une fois encore, c'est tout le pan SF qui fait figure de maillon faible, autant sur le plan du concept que de son traitement.

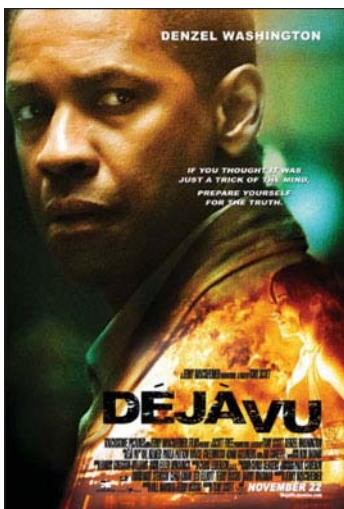
Par contre, il y a un certain confort à retrouver des personnages connus, et c'est surtout vrai pour les deux journalistes interprétés par Marc Messier et Normand Daneau, qui sont excellents, comme tout le reste de la distribution d'ailleurs. L'ambiance est aussi efficace et réussie que dans la série d'origine, même si on se demande pourquoi l'action se passe à Verdueil, car visuellement, cette petite banlieue de Montréal ressemble à s'y méprendre à **Grande Ourse** elle-même ! Un bémol sur le personnage de Sarah, qui était absolument démoniaque et terrifiante d'immobilité à neuf ans dans **Grande Ourse** et qui ici, à quatorze ans, est doublée d'une vulnérabilité qui étonne (j'allais même dire détonne).

N'allez pas croire que ces réserves signifient que **L'Héritière de Grande Ourse** n'est pas une bonne série télé. Bien au contraire ! Avec celle qui l'a inspirée, c'est certainement ce qui s'est fait de mieux dans nos genres de prédilection à la télé québécoise ! [HM]

Déjà vu : Oui, mais ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose

Il existe plusieurs façons d'aborder **Déjà vu**, le plus récent film du duo Scott/Bruckheimer. On peut l'apprécier comme un technothriller policier, un drame romantique, une peinture représentative de son époque, une courtépointe repiquée d'autres films, un véhicule pour Denzel Washington ou bien un autre jalon dans la carrière inégale, quoique fascinante, du réalisateur Tony Scott. Heureusement pour **Solaris**, **Déjà vu** est surtout un film de science-fiction, et c'est la SF qui détermine les meilleurs moments du film... mais aussi les pires.

Le tout prend place à la Nouvelle-Orléans post-Katrina. Soudain, une explosion détruit un traversier chargé de près de cinq cents passagers : un acte terroriste, apprenons-nous rapidement. Alors que l'enquête s'active, un détective (Washington) est chargé d'élucider une autre mort suspecte : le cadavre d'une jeune femme retrouvée sur les berges du cours d'eau où a eu lieu l'explosion. Cadavre qui semble



avoir été placé là à l'avance, pour laisser croire à une mort par l'explosion du traversier. Trouvez le tueur, déduit le détective, et vous trouverez le terroriste.

Jusqu'ici, on est toujours en territoire *mainstream*. Mais pour l'amateur de SF, des indices nous laissent soupçonner que quelque chose d'inhabituel se trame en coulisses. Lorsque le FBI demande au détective de les aider à manier une nouvelle technologie permettant de voir à un intervalle défini dans le passé, les soupçons se confirment : ceci est un film de voyage dans le temps avec toute la patine technologique que sera capable de lui conférer Tony Scott, qui se souvient manifestement trop bien de son propre **Enemy of the State**.



Pendant un bon moment, ça fonctionne. L'intrigue policière est bien menée, et les contraintes de la technologie – *un seul regard dans le passé est permis* – sont riches en conséquences dramatiques. L'ambiance est intense, les personnages cogitent et l'aspect « course contre la montre », même décalé dans le temps, est particulièrement réussi. Le tout culmine avec une des meilleures scènes d'action de l'année, une poursuite automobile où le détective se retrouve à chasser un véhicule quatre jours plus tard. Un superbe petit bijou d'extrapolation, électrisant et savamment maîtrisé.

Si cette scène seule nous incite à recommander film, elle rend d'autant plus frustrantes les failles qui s'accumulent durant le troisième acte du film. Contrairement à **Frequency**, **Déjà vu** ne se restreindra pas à la seule communication temporelle. On y abordera éventuellement (on l'avait deviné) le voyage physique dans le temps. Soudain, ce qui était complètement impossible pour les scientifiques responsables du projet devient possible. Ce faisant, le film devient bien moins intéressant : des indications relatives à la nature quasi-oraculaire de l'antagoniste sont même abandonnées en plein vol, avec une conclusion paresseuse qui nettoie le chemin à temps pour une finale romantique. Il ne faut donc pas penser trop fort, car les paradoxes temporels de ce film sont bâclés. De nombreuses erreurs de logiques (comment un rayon laser peut-il bousiller la cohérence temporelle via un *écran* ?), de procédure policière (analyse sanguine élémentaire), de cohérence interne (« Une panne de courant comme nous venons

tout juste de subir ? » ne dit pas le protagoniste) viennent s'ajouter à une expérience cinématographique familière et prévisible. Le déjà vu, justement et malheureusement, est une émotion familière qui attend les spectateurs des films de voyage dans le temps.

Tout ceci étant dit, les nombreux fans de Denzel Washington seront ravis de retrouver leur homme dans un rôle pratiquement taillé sur mesure. Après **Man on Fire** et **Domino**, Tony Scott livre également un film beaucoup plus maîtrisé : œuvrant avec un budget riche en hélicoptères, il montre qu'il sait manipuler sa caméra. L'utilisation de la Nouvelle Orléans post-Katrina est un choix de lieu intéressant, surtout quand rien dans l'intrigue ne le rend nécessaire.

Et puis, avouons-le, tous ces trous dans la logique du scénario fournissent à l'amateur de SF une bonne occasion de briller en expliquant sur quels aspects les paradoxes temporels sont fautifs. En autant qu'il ne s'étonne pas si son auditoire a tendance à apprécier le film pour autre chose que sa cohérence. [CS]

The Wicker Man

Je n'avais pas vu la version 1973 de ce film, qui semble-t-il se passait sur une île au large de l'Écosse, plutôt qu'au large de l'État de Washington. Le scénario est basé sur un roman d'Anthony Schaffer et raconte le séjour d'un policier (californien dans le film de 2006) qui se rend dans une communauté autarcique pour enquêter sur la disparition d'une fillette.

Au début du film, le policier Edward Malus (difficile de croire que ce choix de patronyme est innocent, mais il ne rime à rien) est secoué par une tragédie survenue sous ses yeux : une fille et sa mère tuées dans un horrible accident. Accident dont certains aspects seront mis en doute dans les *flash-backs* qui le hanteront durant les semaines suivantes, d'autant que les corps (brûlés ?) n'ont jamais été retrouvés.

Malus reçoit une lettre de son ex-fiancée, Willow Woodward, le suppliant de venir enquêter sur la disparition de la fille de celle-ci, Rowan. Il se rend donc dans l'île de Summersisle (le S intermédiaire a été rajouté dans la version 2006, allez savoir) où une communauté



isolée, dévouée au culte de la nature (et se consacrant à l'apiculture) a adopté un système matriarcal. Les garçons et les hommes, très minoritaires, y sont dociles et muets. On se rendra compte, au fil de l'enquête de Malus, que la communauté fonctionne exactement sur le modèle d'une ruche, avec une reine et ses servantes, les ouvrières, les bourdons. Ce n'était pas le cas dans la version de 1973, où Christopher Lee incarnait Lord Summersisle, rôle désormais rempli par Helen Burstyn (qui peut faire tellement mieux – voir le très dur **Requiem for a Dream**, en 2000).

Point commun aux deux films, et central, c'est que cette communauté a pour religion le paganisme, et que le policier sera vite amené à croire que Rowan (dont on commence par nier l'existence) est séquestrée en attendant d'être sacrifiée lors d'une proche fête rituelle, pour assurer une meilleure récolte.

De mensonges en indices, de pièges en fausses pistes, au fil d'une enquête interminable, Nicholas Cage s'acquitte de l'une des prestations les plus moches de sa carrière. On est loin des mémorables **Adaptation**, **Bringing out the Dead** ou du plus récent **Lord of War**. Dans la distribution des torts, il faut bien commencer par le réalisateur Neil La Bute (dont j'avais pourtant bien aimé **Possession**, le thriller fantastico-littéraire de 2002 mettant en vedette Gwyneth Paltrow et Aaron Eckhart). Ensuite, avec au générique dix-sept producteurs, producteurs exécutifs ou co-producteurs (dont Cage lui-même), il faut se demander s'ils flânaient tous dans la salle de montage, imposant leurs suggestions contradictoires jusqu'à ce que l'ensemble soit privé de tout nerf, de tout rythme. J'entretiens l'image de dix-sept paires de ciseaux, découpant chacune un trou dans le scénario, ou sectionnant un fil de l'intrigue...

Même Angelo Badalamenti, qui pourtant nous a donné la superbe trame musicale de **Comfort of Strangers** (1990) ainsi que celles, inoubliables, de tous les films et téléseries de David Lynch depuis **Blue Velvet**, signe ici des partitions convenues, lourdaudes, qu'il semble avoir récupérées au fond d'un tiroir.

Un seul bon point : le repérage, les extérieurs et les décors. Mais valent-ils qu'on loue le DVD ? [\[DS\]](#)

